

LA BIBLE TOUJOURS ACTUELLE : UN ARCHEOLOGUE ECOUTE LE CRI DES PIERRES

Alan Millard,
The University of Liverpool.

Imaginez, que vous soyez l'héritier d'une maison négligée. Au coin d'une pièce il y a une boîte. Vous l'ouvrez et vous trouvez des lettres anciennes. L'écriture est celle du dix-huitième siècle, mais les feuilles prétendent être des copies des lettres de Jean Calvin ! Vous vous demanderiez si elles sont authentiques, mais comment le décider ? Une comparaison avec des lettres bien connues révélerait immédiatement des divergences majeures. S'il n'y en a pas, on procéderait à l'étude de la langue; est-ce la langue du seizième ou du dix-huitième siècle ? Si les lettres passent cet examen, il y en aurait un autre auquel il faudrait procéder : reflètent-elles l'époque de Calvin ? Vous lisez une de ces lettres et dans celle-ci le prétendu Calvin aurait écrit : « L'après-midi j'ai tenu compagnie à Théodore de Bèze. Nous avons bu du thé ». Cela vous permettrait de conclure que ces lettres sont fausses car, au temps de Calvin, on ne buvait pas du thé en Europe !

À l'égard de la Bible, et je parle de la grande partie de l'Ancien Testament, la Bible hébraïque, l'examen est fort difficile. Les manuscrits les plus anciens sont les rouleaux de la Mer Morte. Ils ont été calligraphiés au commencement de notre ère. Pour quelques livres de l'Ancien Testament ils ont été copiés plusieurs siècles après les événements desquels ils parlent. Nous ne possédons pas d'autres livres hébreux des temps plus anciens pour faire des comparaisons, mais on peut démontrer une différence entre le langage des livres décrivant le temps des rois d'Israël avant la chute de Jérusalem en cinq cent quatre-vingt six et le langage des livres décrivant le temps de l'empire Perse du cinquième siècle avant Jésus-Christ.

En l'absence de textes hébreux comparables, nous partons à la recherche du temps et de la vie quotidienne.

A la première place nous avons le pouvoir politique qui peut être comparé au squelette. La Bible nomme plusieurs rois étrangers, particulièrement les rois assyriens. Heureusement, des inscriptions royales assyriennes existent dans nos musées. Les empereurs de

l'Assyrie se vantent des conquêtes, des rois assujettis, et, parmi eux, il y a les noms des rois d'Israël et de Judée. Ces noms se trouvent dans la même ordre que dans la Bible et aux mêmes périodes chronologiques. Le monument le plus connu est l'obélisque noir de Salmanassar qui célèbre le tribut apporté par Jéhu, roi d'Israël, ou son représentant, et qui est prosterné devant l'Assyrien. Un autre récit bien connu est celui de Sennachérib. Il prit toutes les villes de Judée sauf Jérusalem. Sur les murs de son palais ses ouvriers ont sculpté l'attaque des soldats assyriens contre Lakish, une ville puissante au sud-ouest de Jérusalem. Chaque fois qu'il est possible de comparer les récits bibliques aux inscriptions royales assyriennes, ces textes s'avèrent fiables et authentiques.

Les grand faits historiques sont connus ou évidents depuis longtemps. Un « fabricant » des récits bibliques peut les écrire dans l'ordre correct. Maintenant j'aimerais vous montrer encore un détail plus significatif. Les noms des rois assyriens semblent bizarres à nos oreilles: Tiglath-piléser, Salmanassar, Asarhaddon – j'espère que vous ne donnez pas de tels noms à vos fils, mais, peut-être à vos chats ! Aujourd'hui nous lisons beaucoup de noms étrangers dans les journaux, noms chinois ou japonais, noms turques ou mongols, et nous ne savons pas la prononciation précise, sans parler de l'orthographe. Le nom du grand roi d'Assyrie, Sargon, qui régna à la fin du huitième siècle avant notre ère, est cité dans la prophétie d'Esaië, au chapitre vingt. Son nom apparaît fréquemment dans les inscriptions cunéiformes où d'habitude on le prononce Sharru-ken, et pas Sargon ou Sargen. Donc les savants ont souvent conclu que la forme biblique est imprécise. Dans le palais de Sargon lui-même les archéologues ont trouvé un petit morceau d'argile estampillé. C'est l'empreinte du sceau d'un officier du roi en écriture araméenne : « Sceau d'un tel, l'officier de Sargon ». En ce temps là on n'écrivait pas les voyelles. L'orthographe du nom du roi est « s r g n », comme en hébreu dans le livre d'Esaië. Cela nous révèle la prononciation assyrienne avec /s/ et /g/ en face de la prononciation babylonienne, le dialecte du sud, avec /sh/ et /k/. Donc l'écriture sainte conserve la forme exacte du temps de Sargon malgré la chute de l'Assyrie à la fin du septième siècle avant Jésus-Christ et l'exil des Juifs en Babylonie. Les livres du troisième ou du deuxième siècle avant notre ère qui font mention des rois d'Assyrie ne portent pas leurs noms avec une orthographe aussi précise, ces formes étaient oubliées au temps tardif.

L'exactitude des livres bibliques se montre par divers exemples. Un catalogue ne vous aide pas. Je vous offre un cas. C'est la question de la monnaie. Partout dans la bible hébraïque on rencontre le mot « sicle »,

souvent suivi du verbe « peser » ; par exemple, quand Abraham a acheté le champ et la grotte pour ensevelir sa femme Sara. Dans le monde ancien on pesait de l'argent ou de l'or en lingots pour payer quelqu'un. On coupait les lingots ou les anneaux pour atteindre le poids exact. Quelqu'un a produit des pièces de monnaie pour la première fois pendant le sixième siècle. Dans les livres historiques de la Bible, de la Genèse à la fin des livres des Rois, les pièces de monnaie n'y figurent pas, contrairement aux livres de l'époque perse, Esdras et Néhémie dans lesquels elles sont mentionnées. (Le livre des Chroniques fait mention de pièces de monnaie au temps de David – 1 Chron. 29, 10.000 dariques -, mais le livre des Chroniques est réellement une composition de l'époque perse et l'auteur voulait exprimer une somme dans les mots courants.) Un savant de nos jours qui affirme que les livres de Samuel font allusion à des pièces de monnaie est dans l'erreur. (D. B. Redford, *Egypt, Canaan and Israel in Ancient Times*, Princeton University Press (1992) 305.) Les récits bibliques reflètent bien les époques qu'ils décrivent.

Pourquoi donc, la plupart des savants n'acceptent-ils pas les récits bibliques comme de l'histoire réelle ? Pour la majorité d'entre eux c'est en raison de la critique littéraire et l'hypothèse de l'évolution de la religion d'Israël. Depuis deux cent ans la datation du livre du Deutéronome en est la clef. Beaucoup l'identifient avec le livre de la Loi trouvé dans le Temple de Jérusalem au temps du roi Josias, qui a régné de six cent quarante à six cent neuf avant Jésus-Christ. Ils pensent que des réformateurs judéens ont créé le livre peu avant sa découverte et qu'il n'était pas un livre ancien écrit du temps de Moïse au treizième siècle avant notre ère. Pour ces savants le livre du Deutéronome est un produit du septième siècle avant notre ère. Par conséquent, tous les autres livres qui partagent le même style littéraire, c'est-à-dire les livres de Josué, des Juges, de Samuel, des Rois et quelques prophètes, notamment Jérémie, sont issus de la même période ou plus tardivement encore. Ces livres, affirment-ils, sont des livres de propagande religieuse, et qu'il ne faut pas y ajouter foi. Mais la propagande en elle-même n'est pas nécessairement fautive; à mon avis la propagande contre l'habitude de fumer est une bonne propagande, montrant des faits incontestables. Hélas, les experts bibliques n'acceptent pas les rapports bibliques, à moins d'avoir des témoignages indépendants, et quand on les offre, ainsi que je vous en ai exposé, ils les minimisent.

Le soutien général pour l'hypothèse de la découverte du livre du Deutéronome et du style deutéronomique limité au septième siècle avant Jésus-Christ, ou plus tard, est mal fondé. Le livre pourrait être d'un siècle plus ancien et le style pouvait se perpétuer à travers plusieurs siècles.

Les inscriptions royales assyriennes tendent à le prouver. Nous disposons des annales des rois du douzième siècle avant notre ère ainsi que du septième siècle et nous observons qu'ils partagent la même forme, beaucoup de mêmes phrases et la même idéologie. La continuation du style en Assyrie nous offre une belle analogie pour une continuation en Israël qui s'étend du temps de Moïse jusqu'au temps du roi Josias. Ainsi, la datation du livre du Deutéronome dans le septième siècle n'est pas aussi bien déterminée que ce qu'on a prétendu.

L'année dernière est sorti en France un livre intitulé « *La Bible dévoilée* » (traduit de l'anglais). Les auteurs sont Israël Finkelstein, archéologue israélien bien formé, et Neil Silberman, écrivain. Le livre se fonde sur deux présuppositions: la première relève de l'hypothèse deutéronomiste, situant la datation de presque toute l'Écriture sainte au septième siècle avant notre ère, ou plus tard, et, implicitement, tous les récits des temps plus anciens sont fictifs ou des légendes et des traditions populaires. La deuxième présupposition se fonde sur l'interprétation de l'archéologie avancée par Finkelstein.

La Terre Sainte a subi des fouilles archéologiques depuis le milieu du dix-neuvième siècle, mais, malheureusement, on n'a pas découvert des grandes inscriptions royales comme celles de l'Égypte ou de l'Assyrie. De la période des rois d'Israël et de Judée les inscriptions sur pierre sont rares, et nous ne possédons aucun exemplaire au nom d'un roi; il y a des petits morceaux seulement. Il existe des dizaines de tessons inscrits, les « ostraca », avec l'écriture hébraïque. Ils sont des témoignages précieux sur la vie quotidienne, mais ils ne parlent pas des rois ou des grands événements historiques. Donc, dans les fouilles des villes anciennes d'Israël et de Judée, on ne trouve pas de témoins qui révèlent l'âge précis d'un bâtiment. Néanmoins, pendant des années, les archéologues ont établi une chronologie céramique grâce à des études approfondies.

Permettez-moi de vous donner une explication brève. Les villes anciennes du moyen orient se présentent comme des petites collines, appelées en arabe et en hébreu « *tells* ». Chacune consiste en couches d'occupation nombreuses superposées. Au fond d'un tell sont ensevelis les restes les plus anciens et au sommet les plus récents. En parcourant les couches on observe les formes variées de la céramique, les modes et le décor différents, etc.

Il y a huit ans Israël Finkelstein énonça son nouveau schéma : certaines couches contiennent la céramique désignée « philistine », située d'habitude dans le douzième siècle avant notre ère. Il place cette céramique dans le onzième siècle et même au dixième. On reconnaît

cette céramique surtout par son décor : un oiseau peint nettoyant ses plumes. En accord avec cette conclusion, Finkelstein réduit la chronologie des couches successives. Il observe que les restes d'occupation du neuvième siècle, dans certaines villes, sont maigres ; son schéma remplira cette lacune. En même temps, sa solution pour le neuvième siècle ouvre un problème pour le dixième. Jusqu'à ce temps-là les archéologues ont presque tous identifié les grands bâtiments de pierre comme l'œuvre du roi Salomon au dixième siècle. S'ils sont de l'origine du neuvième siècle, il n'y a pas de bâtiments qu'on puisse attribuer à ce fameux roi, car les couches antérieures sont relativement pauvres. Pour Finkelstein cela indique l'exagération et la fantaisie des récits bibliques; Salomon n'était que le chef d'un petit royaume autour de Jérusalem.

Ce livre « *La Bible dévoilée* » présente les idées de Finkelstein comme des faits sûrs, un jugement final : la Bible hébraïque ne nous renseigne pas beaucoup sur l'histoire ancienne d'Israël. C'est décevant. Des autres archéologues israéliens et étrangers d'une compétence égale à Finkelstein vont à l'encontre de ses théories. Leurs débats continuent.

Personnellement, je n'accepte pas son analyse de la céramique. Finkelstein a construit un schéma rigide, il suppose un développement égal dans chaque endroit et des changements de forme soudains, ce qu'on ne trouve pas dans la réalité. Les couches attribuées au dixième siècle sont vraiment du dixième siècle ! Les fortifications et les portes des villes comme Hatsor, Gézer et Megiddo sont vraisemblablement le travail des ouvriers de Salomon. Jérusalem n'a pas livré des restes de constructions de ce temps, un fait que certains ont souligné pour nier l'histoire biblique de David et de Salomon. Certes c'est un peu surprenant, mais les circonstances l'expliquent : la ville actuelle de Jérusalem a occupé le même emplacement depuis des millénaires et les maisons des citoyens cachent des restes anciens. A certains endroits on a procédé à des fouilles et souvent on a découvert des constructions de l'époque romaine ou de l'époque turque qui ont détruit les couches archaïques. Par ailleurs, les bâtisseurs romains ont creusé comme dans une carrière un secteur au sud de la ville ; on n'a donc guère de chance de trouver des vestiges du temps de la ville de Salomon et de son père David. Ce silence ne prouve rien.

En dehors de la Bible, l'existence du roi David est attestée par la découverte des fragments d'une stèle en pierre, déterrée il y a dix ans à Tel Dan, ville frontière au nord d'Israël. L'inscription araméenne relate une victoire accomplie par un roi - son nom est perdu, il s'agit peut-être du roi Hazaël de Damas - dans la dernière partie du neuvième siècle avant Jésus-Christ. Ce roi est fier de la défaite d'un roi d'Israël de la

maison de David (beth David). C'est un témoignage de l'existence d'une dynastie royale fondée par un certain David à côté d'Israël. La relation entre cette dynastie et la maison de David, connue dans la Bible, est indéniable

J'admets que les livres bibliques des Rois n'ont pas été achevés jusqu'au milieu du sixième siècle avant notre ère (ils se terminent par un récit de l'année 561 av.J.-C.), mais j'insiste sur la fiabilité de leurs récits pour toute la période des rois d'Israël.

Une fois encore j'aimerais revenir à des détails. L'histoire du géant Goliath est bien connue. Le premier livre de Samuel, chapitre dix-sept, nous donne la description de ses armes : « Il avait sur la tête un casque de bronze et portait une cuirasse à écailles, en bronze, qui pesait près de cinquante kilos. Il avait aux jambes des jambières de bronze et un javelot de bronze en bandoulière. Le bois de sa lance était comme l'ensouple des tisserands et la pointe de sa lance, en fer, pesait six kilos ». On remarque dans le texte que l'écrivain parle quatre fois de « bronze » et une fois de « fer ». Cela me donne une indice précieux. Si l'histoire de Goliath est une fiction du septième siècle avant notre ère, la proportion des métaux serait singulière; en ce temps-là les armes des grands étaient entièrement en fer, le bronze étant dépassé pour les grands. Par contre, au onzième siècle le bronze était le métal courant et le fer était le métal nouveau et rare, limité aux usages importants, comme la pointe d'une lance. Un auteur du septième siècle connaissait-il ces faits ? J'en doute beaucoup !

Pour Finkelstein et Silberman, comme pour plusieurs savants du vingtième siècle, les histoires de Moïse et Abraham, sont des « récits qui sont cousus ensemble à partir de souvenirs, de débris d'anciennes coutumes, de légendes sur la naissance des différents peuples de la région ». Plusieurs indices archéologiques me font croire à la fiabilité des récits des livres de la Genèse et de l'Exode. Souvent on demande : « Pourquoi n'y a-t-il pas de traces de Moïse ? Il y a en Egypte des grands monuments des pharaons, des tombeaux, des papyrus, mais Moïse y est inconnu. Peut-être Moïse n'a pas existé ». Cela semble être plausible. En fait, cette mise en doute, ignore les circonstances du temps. Les grands pharaons gravaient leur hauts faits sur les murs des temples. Les administrateurs et les trésoriers conservaient méticuleusement la comptabilité des recettes et des dépenses; des secrétaires tenaient à jour des listes des ouvriers en précisant le nombre des journées de travail et le nombre de jours d'arrêt pour cause de maladie. Mais les monuments ne parlent jamais des désastres, comme la perte des ouvriers israéliens ou les événements de la Mer Rouge, une tragédie pour les soldats égyptiens. Les bureaucrates égyptiens

écrivait leurs archives sur des rouleaux de papyrus, mais le papyrus s'est presque toujours désagrégé dans le sol humide de l'Égypte. Par conséquent, nous ne sommes pas surpris de l'absence du nom de Moïse dans les textes égyptiens. On comprend mieux alors l'absence de textes évoquant Moïse et Israël. Cela ne signifie nullement que Moïse n'ait pas existé.

Pour Abraham, l'archéologie ne peut présenter aucun document ayant une relation directe avec le patriarche, mais elle peut néanmoins se montrer précieuse en éclairant le contexte dans lequel il a vécu. Les récits bibliques concordent avec ce que nous savons de la période qui s'étend de l'an 2000 à l'an 1500 avant Jésus-Christ. Dans la Genèse, les écrivains hébreux ont raconté l'histoire des origines de leur peuple. L'archéologie peut éclairer le contexte de cette histoire. Elle ne peut ni apporter les preuves de sa véracité, ni prouver qu'il ne s'agisse là, peut-être, de faits qui en seraient sa base. Ce qu'elle peut montrer, c'est qu'on a raconté d'autres histoires semblables, et que ces récits semblent avoir été dignes de foi.

L'absence de monuments montrant les noms de Moïse ou d'Abraham n'est pas un phénomène unique. Nous rencontrons ce problème aussi au temps des évangiles. Le roi Hérode, bien qu'il ait construit des grands bâtiments comme le temple de Jérusalem, ne nous est connu par aucune inscription sur pierre dans toute la Terre Sainte. Il y a seulement des pièces de monnaie, de valeur peu élevée, qui portent son nom et il existe des jarres de vin. Un autre personnage de haut rang, Ponce Pilate, nous est connu par les récits des évangiles et par deux écrivains juifs du premier siècle. Il y a une seule phrase dans les Annales de Tacite, grand historien romain, et une inscription trouvée à Césarée. Le plupart de la documentation sur l'antiquité a disparu !

L'archéologie nous montre beaucoup, et elle en illustre les temps et les mœurs de la Bible, mais elle n'en donne pas des preuves. Autour de Jérusalem on voit des tombeaux. Ils ne sont pas de simples fosses. Ce sont des caveaux taillés dans le rocher. La porte est souvent petite, fermée par une grosse pierre pour protéger les restes des voleurs. À l'intérieur la chambre est assez haute pour qu'on se tienne debout. Sur tout le pourtour les ouvriers entaillaient la roche depuis le plafond pour obtenir, à hauteur de ceinture, une sorte de banquettes. Puis ils creusaient des niches horizontales de deux mètres de long et un mètre de haut. Au moment de l'ensevelissement le corps était introduit dans la grotte et posé dans une niche. Au bout d'un certain temps, les chairs étant tombées en décomposition, la famille pouvait rentrer dans le tombeau, rassembler les os et les placer dans un ossuaire, qui était

ensuite déposé dans une niche ou sur le plancher. Quelquefois les parents inscrivaient les noms des défunts sur les ossuaires.

Récemment nous avons entendu parler d'une ossuaire portant le nom d'un Jacques, fils de Josèphe, frère de Jésus. Mon ami André Lemaire, de Paris, en a conclu que c'était l'ossuaire du frère de Jésus de Nazareth. Je ne suis pas convaincu. Ces noms étaient fréquents dans la Palestine du premier siècle et les premiers chrétiens ne parlaient pas de Jésus simplement, mais du Seigneur. Hélas, nous ne savons pas où cet ossuaire a été trouvé. (Quelques semaines après j'ai donné cette conférence, et le département des antiquités d'Israël a dénoncé cette information comme fausse.)

Le tombeau où les amis du Seigneur ont placé le corps de Jésus Christ était un tombeau neuf. Nous ne savons pas si Josèphe d'Arimatee l'utilisa plus tard, mais au troisième jour après la Crucifixion, les amis de Jésus trouvent le tombeau vide. L'archéologie peut vous exposer les tombeaux de cette période. Mais ni l'archéologie ni quelque espèce de science ne peut prouver la Résurrection de notre Sauveur. Pour cela on se repose sur la foi.

En ce qui concerne la fiabilité de la Bible, l'archéologie s'avère être un instrument utile qui place le texte dans son contexte, ce qui amène à une évaluation plus riche. Mieux on comprend le contexte, plus la Bible paraîtra être un livre ancien auquel on peut accorder la confiance. Après tout, ce n'est que par l'exercice de la foi qu'on peut juger de la fiabilité de ses affirmations dans le domaine spirituel, situation qui n'a pas changé depuis l'époque de son origine. Pour les serviteurs de la Parole Vivante l'archéologie est une aide précieuse pour une compréhension meilleure et un rappel de la condition humaine : les hommes et leurs idées sont comme l'herbe...mais la Parole de notre Dieu dure pour l'éternité.¹

¹ Conférence donnée par Alan Millard, archéologue et Professeur de langues sémitiques anciennes à l'Université de Liverpool, en Angleterre, le 9 mai 2003 à l'Université de Genève, à l'occasion de « l'Année de la Bible ».